



À Téhéran, la peintre iranienne Soudeh Davoud.

“J’ai compris que les femmes étaient les racines de tout ce qui arrive”

Par Maryam Firuzi

« **CETTE PHOTO EST TIRÉE DE MA SÉRIE** *Mémoires éparses d’un avenir déformé*, que j’ai réalisée en 2021. L’année précédente, après le crash de l’avion ukrainien à Téhéran et la période du confinement, j’étais, comme une grande partie de la population iranienne, complètement déprimée par l’atmosphère et les nouvelles de mon pays. Tout me semblait en ruines, et j’ai construit ce travail comme une métaphore de la peine. Via les réseaux sociaux, j’ai contacté des artistes peintres pour leur proposer de faire une œuvre sur des murs en ruines, que je photographierai ensuite. Chacune choisissait son sujet. Je savais que le travail de Soudeh Davoud, qui est kurde, comme Mahsa Amini, et que l’on voit sur l’image, portait la voix des femmes qui n’ont jamais arrêté de protester. Nous nous sommes rencontrées l’été 2021, en même temps que nous avons visité cet immeuble de Téhéran abandonné. Au troisième ou quatrième étage, il y avait cette perspective avec une rue, que l’on

aperçoit par la fenêtre, et le mur où Soudeh a réalisé cette fresque en une journée. Elle y a peint les visages des femmes qui ont manifesté dans cette même rue pour la première fois, le 8 mars 1979, contre le voile que l’ayatollah Khomeyni venait de déclarer obligatoire la veille. « L’histoire se répète en Iran, explique Soudeh Davoud. Le sujet principal de mes travaux est les femmes et leur position sociale, dans la région où elles vivent... Et depuis des années, je travaille sur des projets autour de leur droit à la liberté vestimentaire. Les femmes que j’ai représentées sont d’une génération ignorée et désabusée, mais qui a engendré des filles capables de faire entendre leur voix au monde entier. Sur l’image, je pose en témoin, avec le foulard kurde posé sur mes cheveux lâches... »
« Avant ce projet, conclut Maryam, je pensais les femmes à l’intérieur d’un monde en ruines. Maintenant, j’ai compris qu’elles étaient les racines de tout ce qui arrive. Comme *zan* – femme – est, dans notre langue, la racine de *zendagi* – vie. » •